Scholastique Mukasonga

Ce que murmurent les collines

Nouvelles rwandaises

folio

COLLECTION FOLIO

Scholastique Mukasonga

Ce que murmurent les collines

Nouvelles rwandaises

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2014.*
D'après photo © Only france / AFP ImageForum

Scholastique Mukasonga, née au Rwanda, vit et travaille en Basse-Normandie. Son premier ouvrage, *Inyenzi ou les Cafards*, a obtenu la reconnaissance de la critique et a touché un large public ; le deuxième, *La femme aux pieds nus*, a figuré dans la sélection de printemps du Renaudot 2008 et a remporté le prix Seligmann 2008 « contre le racisme, l'injustice et l'intolérance » ; le troisième, *L'Iguifou*, a été couronné par le prix Renaissance de la nouvelle 2011 et le prix Paul Bourdarie 2011 décerné par l'académie des Sciences d'Outre-mer ; et le quatrième, *Notre-Dame du Nil*, a obtenu trois prix : le prix Ahmadou Kourouma décerné par le Salon international du livre et de la presse de Genève, le prix Océans France Ô, et le prix Renaudot 2012.

La rivière Rukarara

« La Maritza, c'est ma rivière... », a chanté Sylvie Vartan. Moi qui n'oserai pas chanter, je me contenterai de murmurer : « La Rukarara, c'est ma rivière... » Oui, je suis bien née au bord de la Rukarara, mais je n'en ai aucun souvenir, les souvenirs que j'en ai sont ceux de ma mère et de son inconsolable nostalgie.

La Rukarara, c'est donc ma rivière, même si elle n'a jamais coulé que dans mon imagination et dans mes rêves. Je n'avais que quelques mois quand ma famille a quitté ses rives. Mon père avait été muté à Magi à la suite du sous-chef dont il était le secrétaire-comptable. Magi, c'est au sommet d'une haute crête qui domine abruptement une autre rivière, l'Akanyaru. Au-delà de l'Akanyaru, c'est le Burundi. Il n'était pas question de descendre jusqu'à la rivière. Maman interdisait à tous ses enfants, même aux garçons intrépides, de dévaler le versant de peur de nous voir rouler jusqu'au bas de la

pente où nous attendaient, tapis dans les papyrus, crocodiles et hippopotames, les uns pour nous dévorer, les autres pour nous écraser, sans compter, ajoutait-elle, les bandits venus du Burundi qui se cachaient dans les marais de la berge et guettaient les enfants imprudents pour les enlever dans leurs pirogues et les vendre, à Ngozi, à Bujumbura, aux Sénégalais qui faisaient commerce de sang humain. L'Akanyaru restait pour moi, et pour mes frères et sœurs, un fleuve inaccessible que l'on apercevait tout en bas, comme un long serpent se glissant entre les papyrus et qui interdisait l'accès au monde inconnu qui devait s'étendre au-delà de l'horizon, au-delà du Burundi, un monde où sans doute coulaient d'autres rivières, d'autres fleuves que je me promettais de découvrir un jour quand je serais grande.

Quand ma famille, comme tant d'autres Tutsi, fut déportée au Bugesera, à Nyamata, le convoi de camions qui transportaient les « réfugiés de l'intérieur » dut traverser le pont de fer qui franchissait la Nyabarongo. Mais ni le fracas ni les cahots des véhicules sur le tablier métallique ne purent me réveiller d'entre les bras de ma mère. Gitagata, le village de regroupement qui nous fut assigné, était loin de la Nyabarongo. J'allais avec les autres filles chercher de l'eau au lac Cyohoha ou, pour des occasions solennelles, à la source de Rwakibirizi dont le flot

abondant et intarissable semblait jaillir par la grâce d'un improbable miracle au milieu de ce pays de sécheresse qu'est le Bugesera. Les déplacés ne parlaient de la Nyabarongo qu'en la maudissant. Avec ses eaux rougies de terre tel un mauvais présage, elle était comme le mur liquide de notre prison et le pont de fer, quand j'eus à le franchir pour aller au lycée de Kigali ou en revenir, le lieu de toutes les humiliations et de toutes les violences qu'exerçaient les militaires du poste de garde. Au lycée, j'ai appris que, pour les Grecs, il fallait pour aller en enfer traverser un fleuve noir et glacé qui s'appelait le Styx ; moi, j'en connaissais un autre qui y menait aussi : la Nyabarongo.

Dans notre exil de Nyamata, ma mère parlait sans cesse de la Rukarara comme d'une rivière de légende. Quand une de mes petites sœurs, les deux dernières, celles qui étaient nées à Nyamata, tombait malade, Stefania se lamentait : « Les pauvres petites, elles n'auront jamais de santé, elles n'auront jamais de chance, je ne les ai pas lavées dans l'eau de la Rukarara. » Nous autres les aînés qui étions nés au bord de la Rukarara, et j'en faisais partie de justesse, nous étions prémunis contre bien des maladies, contre la plupart des mauvais sorts qu'on ne manquerait pas de nous jeter et contre tous les poisons dont les jaloux assaisonneraient notre nourriture et peut-être même, espérait-

elle, échapperions-nous ainsi à quelques-uns de ces malheurs inévitables qui tissent la trame de toute vie. Pour elle, le baptême le plus efficace, ce n'était pas celui que nous avions reçu des bons pères mais celui qu'elle nous avait administré en lavant nos corps nouveau-nés avec l'eau combien plus bénéfique de la Rukarara.

Selon Stefania, la Rukarara prodiguait sur ses rives richesse et abondance. Son eau dont on remplissait les abreuvoirs avait toujours protégé les vaches des épidémies de peste qui décimaient régulièrement les troupeaux du Rwanda. Elle comparait avec désolation les champs faméliques du Bugesera ruinés par la sécheresse à la fertilité sans pareille des champs qu'irriguait la Rukarara. Sans doute, si ma mère avait pu lire la Bible que possédait mon père, aurait-elle ajouté le nom de la Rukarara à celui des quatre fleuves issus, selon le Livre saint, du fleuve primordial qui prend sa source au jardin d'Éden.

Il est vrai que la Rukarara devait receler bien des mystères. La rivière en effet naissait au cœur de la forêt vierge, la grande forêt de Nyungwe à l'orée de laquelle était bâti notre enclos. Nyungwe, c'était le domaine des singes. Ma mère défendait âprement nos champs contre leurs razzias incessantes. « Inutile, disait-elle, de se battre contre eux, ils sont les plus forts, mais

ils ont aussi leurs sages. » Stefania prétendait avoir négocié avec leur chef le tribut qu'ils prélevaient sur nos récoltes et qu'il fallait, de bon ou de mauvais gré, leur céder. Elle veillait à ce que le pacte soit respecté mais, aux abreuvoirs, les singes passaient toujours avant les vaches. Le soir, à la veillée, à l'heure des contes, Stefania nous révélait que le roi des singes tenait sa cour à la source de la Rukarara. Les singes en éloignaient tous les autres animaux qui auraient eu l'audace de s'y abreuver et eux-mêmes en respectaient la pureté en se contentant d'y tremper des feuilles qu'ils léchaient ensuite pour se désaltérer.

En 1963, les membres de ma famille restés dans la vallée de la Rukarara furent presque tous massacrés. Les survivants rapportèrent à ma mère que la rivière était rouge de sang, elle charriait des cadavres. Je décidai que, désormais, la Rukarara ne coulerait plus que dans les contes de Stefania, elle resterait quoi qu'il arrive ma rivière enchantée.

*

« Je suis née au bord de la Rukarara. » Dans les mauvais jours de l'exil, il m'arrivait de me répéter cette phrase comme pour être sûre que j'étais bien née quelque part. Le nom de la rivière m'était une identité plus assurée que

celle qu'on avait portée sur le titre de voyage qu'avait fini par me délivrer à Bujumbura le Haut Commissariat aux réfugiés. Que n'avais-je pas enduré pourtant pour obtenir ce fameux document qui, assuraient mes compagnes d'exil, me donnerait la possibilité de voyager et même peut-être de m'établir là où il me plairait.

Avant l'aube, la foule des réfugiés assiégeait, jusqu'à remplir la rue, la vieille villa coloniale où étaient installés les bureaux du HCR. Les uns, surtout les femmes, les bébés en pleurs dans le dos, attendaient le sac de riz attribué aux familles, d'autres se prévalaient de l'octroi d'une hypothétique machine à coudre grâce à laquelle ils s'établiraient tailleurs dans un des quartiers de Bujumbura, l'OCAF, Kamenge..., soulevant la haine farouche des tailleurs burundais déjà en place. La plupart venaient chercher une mystérieuse attestation leur permettant d'obtenir d'autres attestations qui aboutiraient, si toutes les conditions requises étaient remplies et les documents dûment rassemblés au bout d'innombrables démarches, à la délivrance d'un permis de séjour par les autorités du Burundi et, pour les intellectuels et les étudiants, d'un titre de voyage qui, espéraient-ils, leur ouvrirait les portes du Sénégal ou de la Côte d'Ivoire ou, mieux encore, de la Belgique, voire de la France ou de l'Allemagne et, pourquoi pas, celles des États-Unis et du Canada, surtout du Canada, oui, du Canada...

Les gardiens des bureaux du HCR maintenaient un ordre aléatoire, laissant passer ceux qui, à force de cris, d'injures et de bourrades, parvenaient jusqu'à la grille et interdisant l'entrée à d'autres qui avaient sagement piétiné à leur rang une journée entière. Parfois un homme sortait portant une machine à coudre sur la tête : on applaudissait ; les éconduits se répandaient en litanie d'imprécations visant les plus hautes instances internationales qu'ils accusaient d'une évidente partialité et de complots, toujours le même complot qui les poursuivait sans relâche... Des petits garçons vendaient pour deux francs une poignée de cacahouètes enveloppées dans un cornet de papier journal puis, quand le soleil asséchait les gorges, des glaçons de Fanta orange allongé de beaucoup d'eau de la rivière Mutanga qui servait d'égout à Bujumbura.

J'avais atteint le fameux portail dix minutes avant la fermeture des bureaux. Un gardien haussa les épaules et me laissa entrer. Derrière le guichet grillagé, l'employé du HCR, sans doute un Sénégalais ou un Malien, ne leva pas la tête pour me poser les questions rituelles du formulaire :

« Nom de famille ? »

Je répondis Mukasonga bien sûr, même si ce n'était pas vraiment un nom de famille puisqu'il n'y en a pas au Rwanda. C'est votre père qui vous donne votre nom. Pas plus.

« Muka quoi ?

J'épelai :

— M-U-K-A-S-O-N-G-A.

— Prénom ?

— Scholastique. »

Il leva légèrement la tête :

« C'est un prénom ça ?

— Oui, S-C-H-O, après c'est comme élastique.

— Bon, je mets élastique. Née où ? »

Excédée de fatigue et d'humiliations, je m'entendis répondre :

« Au bord de la rivière Rukarara. »

Le fonctionnaire, cette fois, recula sur sa chaise et me dévisagea longuement, se demandant sans doute s'il avait affaire à une Pygmée tout juste sortie de sa forêt ou à une de ces Tutsi arrogantes qui se moquaient de lui.

« C'est où, ta Rukamachin ?

— Entre Gikongoro et Cyangugu.

— Bon, je mets Cyangugu, je connais, j'y suis allé, c'est à côté de Bukavu. »

L'interrogatoire continua jusqu'à l'heure exacte de la fermeture des bureaux et se conclut brusquement par :

« Reviens dans deux semaines, dans un mois. Avec des photos... »

J'obtins finalement ce titre de voyage délivré par le HCR. C'était un certificat d'apatride : il m'interdisait de revenir au Rwanda et me fermait la plupart des autres pays dont les

ambassades, au vu du papier marqué du sceau d'infamie de réfugiée, me refuseraient, et cela allait de soi, leur visa.

Dans ma désespérance, je fermais les yeux et je me retrouvais sur le rivage imaginé de la Rukarara.

Comment aurais-je pu oublier la Rukarara ? N'était-elle pas comme inscrite dans ma chair ? Je n'avais qu'à plonger ma main dans la broussaille épaisse de mes cheveux et, me tâtant le crâne, suivre le long sillon d'une cicatrice. Cette cicatrice, je la devais en quelque sorte à la Rukarara. Lorsque, le dimanche après-midi, Stefania procédait à l'épouillage de ses filles, elle ne pouvait s'empêcher de détailler une nouvelle fois les circonstances de la marque indélébile. L'un de ses doigts suivait d'abord lentement le bourrelet de peau qu'avait laissé la blessure puis elle faisait le récit de l'accident.

J'avais, disait-elle, et elle se le reprochait encore, un instant échappé à sa surveillance. « Tu n'as jamais tenu en place, soupirait Stefania, même avant que tu saches marcher ! » Je m'étais donc aventurée à quatre pattes dans le champ au bord de la rivière. Mon grand frère Antoine creusait une rigole pour amener l'eau qui irriguerait les patates douces. Il ne m'avait évidemment ni vue ni entendue venir et, au moment où il croyait arracher une motte de terre, il planta sa houe

sur mon crâne. Mon frère, pris de panique, courut vers la maison en criant mon nom et croisa ma mère qui, tout aussi affolée, courait à ma recherche. « J'ai vu ton crâne ouvert, me disait-elle, et ce n'était pas du sang qui en sortait mais une mousse blanche, ton cerveau, ton cerveau qui s'échappait ! » Stefania se félicitait des soins qu'elle m'avait prodigués : elle avait lavé la blessure avec l'eau de la Rukarara, puis avait rempli la plaie béante de la terre prise dans le lit de la rivière ; plus tard, sans doute pour favoriser la cicatrisation, elle était allée au milieu du courant, là où la rivière est la plus profonde, pour recueillir une poignée de terre noire dont elle m'avait enduit la tête du front jusqu'à la nuque. Je devais rester ainsi pendant quelques jours. Tous les matins, elle observait la blessure avec appréhension et, un beau matin, elle constata que toute la terre noire avait été avalée et la blessure définitivement cicatrisée. « C'est ce qui t'a sauvée, jubilait-elle, l'eau et la terre de la Rukarara t'ont sauvée mais c'est peut-être à cause de cela que tu as toujours quelque chose à dire, que tu ne tiens pas en place, comme la Rukarara, ma fille, tu iras loin. La houe d'Antoine a peut-être inversé le cours de tes pensées ! »

Je me demande parfois si c'est la houe d'Antoine, l'eau de la Rukarara et la terre tirée de son lit enfouies dans mon cerveau qui ont aussi fait de moi une écrivaine.